

Paradoxe sur le metteur en scène

BRIGITTE HAENTJENS, *Un regard qui te fracasse. Propos sur le théâtre et la mise en scène*, Montréal, Boréal, 2014, 219 pages

Sophie Joli-Coeur

Volume 9, Number 2, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73680ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joli-Coeur, S. (2015). Review of [Paradoxe sur le metteur en scène / BRIGITTE HAENTJENS, *Un regard qui te fracasse. Propos sur le théâtre et la mise en scène*, Montréal, Boréal, 2014, 219 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 29–30.

PARADOXE SUR LE METTEUR EN SCÈNE

Sophie Joli-Cœur

Professeure de français au Collège Montmorency

BRIGITTE HAENTJENS
**UN REGARD QUI TE
FRACASSE. PROPOS SUR
LE THÉÂTRE ET LA MISE EN
SCÈNE**
Montréal, Boréal, 2014, 219 pages

Brigitte Haentjens est un peu partout tout en se faisant discrète, dans l'ombre des gradins ou des coulisses. Alors qu'elle vient de renouveler son engagement à titre de directrice artistique du Théâtre français du Centre national des arts jusqu'en 2018, son *Richard III* s'apprête à monter sur la scène du TNM cet hiver. Posture privilégiée, mais parfois malaisée que celle du metteur en scène qui observe sans être vu. Cela nécessite une qualité de présence et d'écoute ainsi qu'une lucidité tant en salle de répétition que dans son rapport aux autres, au monde et à soi. En lisant les propos de Haentjens sur le théâtre et la mise en scène, on entre avec curiosité dans l'intimité de la salle de répétition et de l'intériorité de cette femme de tête non sans ressentir par moments certaines hésitations en raison de contradictions et de zones d'ombre.

LE METTEUR EN SCÈNE, UN VIGILE

Il est intéressant de suivre l'émancipation progressive de Brigitte Haentjens en tant que femme, immigrante et metteuse en scène avec en contrepoint l'évolution du théâtre contemporain et de la société québécoise. Il a fallu que cette dernière affirme sa vision en tant que metteuse en scène et directrice artistique tout en surmontant les intimidations parfois sexistes et le sentiment d'imposture du fait d'être une nouvelle venue dans le milieu théâtral ontarien et québécois. Après une formation chez Lecoq à Paris, Haentjens a adhéré à la mouvance du théâtre expérimental, communautaire et engagé des années 70-80 alors qu'elle était comédienne puis directrice du Théâtre du Nouvel-Ontario. Après quelques années de travail à Montréal en tant que metteuse en scène indépendante et directrice du Théâtre Denise-Pelletier, elle fonde en 1997 sa propre compagnie, Sibyllines – sa « maison » qui lui a permis de « devenir adulte » –. Aujourd'hui, avec sa feuille de route bien remplie, Haentjens « se sent plus délinquante », « plus indifférente aux critiques ».

Si sa vision de la mise en scène et ses choix artistiques ont évolué – se sont radicalisés selon ses dires –, certaines constantes sont demeurées au cœur de sa démarche

artistique. Tout d'abord, il faut mentionner sa volonté de réinventer le rapport scénaristique en déployant son imaginaire hors les murs ou en jouant avec l'espace de représentation, que l'on pense au jeu admirable de Sébastien Ricard prostré dans un coin de mur dans *La nuit juste avant les forêts* présentée dans une ancienne usine.

[Haentjens] avoue, consciente de ses contradictions, que « le regard des autres sur son œuvre se rapproche d'un regard interdit, à la fois désiré et honni ; le regard d'un inconnu sur ton corps qui te fracasse. »

Pour Haentjens, le choix d'un texte et d'une mise en scène est indissociable de la mise en espace qui est en quelque sorte l'incubateur du projet en devenir. Au cœur de sa démarche de création se trouvent également ses acteurs et actrices emblématiques (Anne-Marie Cadieux, Céline Bonnier, Roy Dupuis, Sylvie Drapeau, Sébastien Ricard, James Hyndman, Marc Béland entre autres) ainsi que ses proches collaborateurs (la scénographe Annick La Bissonnière, les dramaturges Stéphane Lépine et Mélanie Dumont, etc.). Elle offre à ses interprètes des rôles de démesure à la mesure de leur talent. Ces derniers repoussent leurs limites pour certains rôles sous le regard bienveillant, mais exigeant, de cette dompteuse de fauves qui aide les interprètes à apprivoiser leurs émotions et leurs démons. Haentjens reconnaît la complexité, certes stimulante, mais parfois troublante, du rapport entre le metteur en scène et les comédiens : « Il existe bien une forme de désir, de jouissance, et de souffrance dans ce pas de deux qui mène à la création d'un spectacle. »

CHASSÉ-CROISÉ DE REGARDS : SCÈNE ET SALLE

La relation qu'Haentjens entretient avec le public et plus largement la société est fascinante, mais paradoxale : elle les prend comme point d'ancrage ou point de mire tout en s'avouant dépassée et perturbée par cet « autre » qui demeure toujours un angle mort.

D'un côté, Haentjens en appelle à un véritable dialogue avec le public en dehors des visées promotionnelles convenues. Pour ce faire, elle cherche à créer des ponts avec son public par la publication de cahiers de réflexion autour de ses œuvres et par sa présence quasiment tous les soirs de représentation. D'un autre côté, elle confie que



l'entrée en salle du public la bouscule et peut même aller jusqu'à la ravager ou, à l'opposé, la rendre indifférente (ce qui est tout aussi troublant). Elle a parfois l'impression que son jardin secret – la salle de répétition est pour elle un lieu magique hors du temps et des regards inquisiteurs – est piétiné par les spectateurs. Elle avoue, consciente de ses contradictions, que « le regard des autres sur son œuvre se rapproche d'un regard interdit, à la fois désiré et honni ; le regard d'un inconnu sur ton corps qui te fracasse. » Haentjens trouve peu à peu, au fur et à mesure que se dévoile sa pensée, le courage et les mots pour dire l'indicible, pour nommer ces non-dits tapis dans l'ombre de l'inconscient. Elle en vient à soulever le paradoxe entre la nécessité que l'art vivant prenne forme sous le regard d'un public pour exister et les réticences que ce dévoilement provoque. Elle avoue être tentée par moments de se réfugier dans le microcosme formé par la communauté des concepteurs et artistes ; de garder secret ce qui surgit des profondeurs de l'imaginaire et de l'intériorité des artisans et interprètes.

Un autre paradoxe que Haentjens finit par aborder à la fin de son livre – alors qu'on s'attendait à ce qu'elle en parle d'entrée de jeu – est le rapport que le théâtre entretient avec la société. Haentjens, influencée par l'esprit révolutionnaire des années 70, a cherché à ancrer son théâtre dans la communauté, mais elle a tôt fait de créer une distance proprement esthétique, poétique et réflexive avec le réel pour se donner une plus grande liberté de création. En s'arrêtant à la question de l'engagement, elle constate qu'il y a au Québec une rupture entre l'art et le politique en comparaison aux traditions théâtrales européennes plus engagées et que les démarches de créateurs engagés sont trop rares. Elle salue au passage l'audace de Olivier Keimed, Olivier Choinière et Fabien Cloutier qui osent créer un théâtre engagé dans leur époque. Pour sa part, elle concède qu'elle « ne pratique pas de théâtre

VOIR UN REGARD...

suite à la page 30

UN REGARD...

suite de la page 29

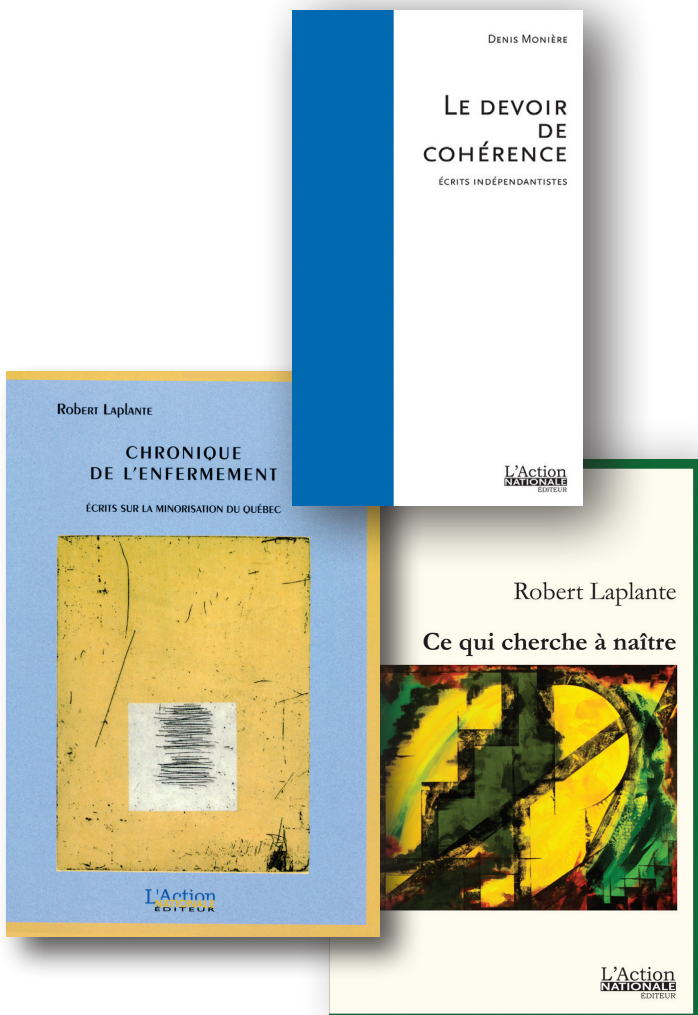


engagé, pas de façon directe, frontale, militante». Mais, du même souffle, elle affirme néanmoins que «Le politique» est au cœur de toutes ses pièces en raison des sujets qui la préoccupent, tels que l'identité féminine, la guerre des sexes et les formes de violence, véhiculés par les écritures d'auteurs (Koltès, Müller, Büchner, etc.) et les productions de metteurs en scène souvent révolutionnaires qui trouvent des voies détournées pour questionner le monde. Ce qui est intéressant dans la position de Haentjens, c'est qu'elle fait ressortir les différentes formes que peut prendre le politique au théâtre qui serait à chercher aujourd'hui davantage dans l'invention de nouvelles formes et de nouveaux langages dramatiques. Cela, afin de «redonner la complexité et la densité au réel», comme le suggère le metteur en scène Joël Pommertat dont s'inspire Haentjens. Cette dernière considère qu'elle s'engage avant tout par son regard et par sa présence au théâtre. La particularité et la force de résistance du théâtre ne résident-elles pas justement dans cet acte de présence des acteurs et des spectateurs?

Peut-être que cette réserve de Haentjens en regard du rapport de son théâtre et de sa propre relation à la société québécoise a quelque chose à voir avec cette gêne d'exister sous le regard des autres qu'elle révèle? Elle confie, sans fausse pudeur, qu'elle est consciente que le théâtre lui permet indirectement une mise en scène de soi, qu'elle rejoue par l'intermédiaire du corps de ses interprètes et des mots des auteurs des «scènes réelles ou imaginaires» de son passé. Ses pièces mettent néanmoins en jeu, involontairement ou volontairement comme dans son *Opéra de quat'sous* (2012) qui faisait écho à la corruption et à la culture populaire du Montréal des années 30, des scènes de l'inconscient collectif du peuple québécois que Haentjens a longtemps hésité à nommer en raison de sa complexité.

En tant que citoyenne, Haentjens dit ressentir de plus en plus le besoin – en réaction contre l'inertie collective engendrée par l'individualisme et le capitalisme – de s'engager et de prendre la parole dans l'espace public, comme en témoignent *Le Moulin à paroles* (2009) et l'événement *Nous?*, organisé dans la foulée du printemps érable (2012), qu'elle a mis en oeuvre avec des amis pour redonner aux mots et à l'intelligence collective leur pleine portée. Et ce, en pleine lumière. ❖

LES OUVRAGES PUBLIÉS PAR L'ACTION NATIONALE ÉDITEUR



LAURENCE HANSEN-LÖVE
(EN COLLABORATION AVEC
LAURE BECDELIEVRE ET FABIEN
LAMOUCHE)
**LA PHILOSOPHIE COMME
UN ROMAN**
Québec, PUL, 2014, 306 pages

Laurence Hansen-Löve

LA
**PHILOSOPHIE
COMME UN ROMAN**



Laurence Hansen-Löve est connue pour ses ouvrages d'introduction et de vulgarisation en philosophie. Elle nous propose ici d'aborder la philosophie comme un roman. Un roman?

Plus précisément sans doute comme une série de dialogues imaginés avec des grands philosophes. Mais l'analogie, comme elle le précise d'entrée de jeu, se justifie du fait qu'il s'agit d'une œuvre d'imagination. Cela dit, beaucoup de questions et de réponses intègrent des propos tirés des œuvres des philosophes sur la sellette.

Les professeurs de philosophie savent la difficulté d'introduire à la philosophie. S'il existe un bon nombre d'ouvrages d'introduction ou encore destinés au grand public, celui-ci est à ma connaissance d'un genre nouveau et ajoute donc à la diversité des outils proposés. On introduit ici à la philosophie par la voie dialogique et le lecteur a l'impression d'assister en direct à des interviews.

Les philosophes interrogés sont ceux que l'auteure estime les plus «aimables». On ne discutera pas ses choix: ils sont légitimes et de toute manière on ne peut tout aimer ni parler de tout! Ce sont tous assurément de grands philosophes. Elle s'entretient successivement avec Socrate, Épicure, Épictète, Descartes, Spinoza, Hume, Kant, Rousseau, Marx, Nietzsche, Freud, Russell et Arendt. Chaque entretien est précédé d'une courte biographie du philosophe interrogé et d'une liste des titres essentiels.

Les dialogues sont bien menés et ils évitent l'artificialisme. L'intérêt est maintenu tout au long. Les contributions des collaborateurs sont à la hauteur de celles de l'auteure principale.

Comme le suggère l'avant-propos, la formule du dialogue fait toucher du doigt le fait que la philosophie est un interminable dialogue, une infinie conversation où chaque philosophe se rend contemporain, fût-il du plus lointain passé.

Ces entretiens évitent à dessein le langage technique. Ils cherchent à exposer le meilleur de chacun. Malgré la part d'invention, la reformulation et la traduction, les raccourcis inévitables, les penseurs ne sont pas trahis: on les reconnaît.

En somme, un livre fort recommandable pour qui cherche à s'initier à la philosophie ou simplement prendre un peu de temps pour penser.

Louis Perron

Vice-doyen, Université St-Paul